



HAL
open science

Correspondants polonais de Madame de Staël

Claire Nicolas

► **To cite this version:**

Claire Nicolas. Correspondants polonais de Madame de Staël. Cahiers staéliens, 1978, 25 (2e semestre), pp.45-54. halshs-01081143

HAL Id: halshs-01081143

<https://shs.hal.science/halshs-01081143>

Submitted on 7 Nov 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

CORRESPONDANTS POLONAIS DE MADAME DE STAËL

Nous publions ci-dessous six lettres de Madame de Staël, tirées du Fonds des manuscrits de la Bibliothèque Zamoyski (BOZ, 113, 117, 147). Elles sont toutes adressées aux membres d'une même famille, désignée d'ailleurs sous le vocable de *Familia* par leurs contemporains du XVIII^e siècle et qui joua un rôle de tout premier plan dans la vie politique et culturelle de la Pologne.

Madame de Staël était liée tout particulièrement avec la cousine du roi de Pologne, la princesse-maréchale Lubormirska. C'est dans son château de Lancut qu'elle s'arrêta en juillet 1812 ; elle le décrit dans *Dix années d'exil*. Les trois comtes Potocki dont il est question dans cette correspondance étaient mariés aux trois filles de la princesse, la quatrième avait épousé le comte Rzewuski.

Les lettres de Madame de Staël sont adressées à deux gendres de la princesse : Jean et Stanislas, à la bru de son gendre Rzewuski, à son frère, le prince Adam-Casimir Czartoryski, et à la fille de ce dernier, Sophie Zamoyska.

Cette correspondance, qui s'étend sur une période de vingt-trois ans, témoigne des rapports affectueux et suivis de Madame de Staël avec plusieurs membres de cette illustre famille.

I

Au comte Jean Potocki

J'ai envoyé à Mons le comte Stanislas de Potoski une lettre pour le véritable comte de potocki celui que ses agréments ont signalés en France et que nous appellions le beau ténébreux, je me suis fiée à ce cousin, je croyais qu'il devait être un homme exact, soigneux, qu'il avait pris enfin les qualités essentielles de la famille ayant si généreusement cédé les autres au *beau ténébreux*, point du tout, il s'est montré étourdi et négligent, comme le plus aimable ou le plus spirituel des hommes. Vous saurez donc que je n'ai pas eu le moindre tort avec vous et que quand l'hiver arrivera, je pourrai goûter sans remords le plaisir de vous voir et vous aurez joui de votre vivant de l'effet qu'on produit après soi. Vous aurez vu le souvenir que je vous conservais sans espoir de vous revoir. quelle folie aussi de poursuivre les événements au bout du monde. s'il y avait une révolution en Chine il faudrait l'aller chercher vous jouez sur cette terre le rôle de spectateur, vous allez de théâtre en théâtre sans attacher jamais au lieu de la scène. Je déteste cette manière, je vous en avertis et si vous ne me promettez pas cet hiver de passer votre vie en France, je vous ferme ma porte. Vous supporterez les jours de votre vieillesse pour prix d'avoir vu ceux de notre jeunesse.

Nous n'avons pas eu grand éclat dans l'affaire de la Hollande je crois que les Français feront bien de se confirmer dans la bonne opinion qu'ils ont d'eux mêmes car ils n'y seront pas entretenus par les étrangers.

Que d'événements sans nombre depuis votre départ, vous les avez su [*sic*] par les gazettes mais vous avez perdu le plaisir des fausses nouvelles et des conjectures d'avance, il est vrai qu'on vous aurait répété deux cent fois la même chose, mais il n'y a que cette manière là de s'instruire, il faut le croire du moins puisqu'on l'emploie toujours.

Nous allons envoyer des commissaires à Plymouth et à Portsmouth pour être témoins du désarmement et nos ministres s'applaudissent extrêmement d'avoir évité la guerre, vous conviendrez que ce n'est pas un tour de force, car il n'y a personne qu'on puisse forcer à se battre. Cela dépend du degré de susceptibilité qu'on a. Mais c'est assez parler de la politique. On se croit obligé de s'acquitter envers un titre, et il serait bien plus simple de suivre seulement son caractère, le mien donc me porte à mettre beaucoup plus d'importance aux événements de la société qu'aux affaires publiques, et je lirai avec plus d'empressement dans les gazettes l'article qui m'apprendrait le prochain départ de Monsieur le cte de Potoski pour Paris, que la conquête de la Turquie.

ce 2 9bre [Paris.] 1787 [novembre].

Cette lettre, datée du 2 novembre 1787, n'est pas signée. Mais on reconnaît Madame de Staël à son ton prime-sautier et péremptoire, à sa franchise et au sérieux de ses préoccupations politiques. Son écriture penchée est aussi aisément reconnaissable et ses habitudes orthographiques (hyver, may, inquiète, viellesse), l'absence de ponctuation et le non-emploi de majuscules pour les noms propres de personnes et de pays.

Quant au destinataire, « le véritable comte Potocki » (Madame de Staël écrit ce nom soit avec un c, soit avec un s), ses talents, son physique et sa passion des voyages désignent d'emblée le futur auteur du *Manuscrit trouvé à Saragosse*. Pour Madame de Staël, Jean est « le beau ténébreux ». Il l'était en effet. Ses portraits l'attestent. Sur le bas-relief en cuivre, exécuté d'après le dessin de l'abbé Pick, les yeux de l'auteur du *Voyage en Hollande* sont mélancoliques ; un sourire douloureux erre sur sa bouche. Il est représenté ainsi dans un autre portrait datant du début du XIX^e siècle qui se trouve dans les collections de Lancut, dû à un peintre inconnu.

On voit avec quelle intuition Germaine Necker décèle dans la passion des voyages du comte Jean, à côté d'une vaste curiosité scientifique, le trouble d'une âme inquiète (J. Potocki s'est suicidé en 1815). Elle n'hésite pas à employer le mot de folie pour désigner cette poursuite continuelle des événements au bout du monde. Certes, la plupart des voyages de Potocki auront lieu après que cette lettre eût été écrite. Jusque-là il avait séjourné en Suisse pour ses études (1773-1776) et à Vienne ; il avait pris part à la campagne de Bavière et aux expéditions des chevaliers de Malte sur la Méditerranée, visité l'Italie, la Tunisie (1779) et l'Espagne. Après son retour en Pologne en 1782 et son mariage avec Julie Lubomirska (1783), il était allé en Turquie et en Egypte pour un voyage de sept mois (9 avril-8 novembre 1784). Ce *Voyage* fut publié à Paris en 1788, mais quelques exemplaires en avaient été imprimés auparavant et Madame de Staël a pu en avoir connaissance.

Quant à la Chine, Potocki y pensait aussi ; il l'évoquera dans son *Voyage en Mongolie* (1805-1806), dix-huit ans

après la prédiction de Madame de Staël. Il n'y était d'ailleurs pas question de révolution, mais d'exploration scientifique, à l'occasion d'une mission diplomatique. La « révolution » que J. Potocki est allé chercher, c'était en fait le soulèvement qui avait éclaté aux Pays-Bas contre le Stathouder.

Dans la première des six lettres dont se compose le *Voyage en Hollande*, Jean écrit à sa mère, née Thérèse Ossolinska, à la date du 10 septembre 1787 :

« Mon but était, comme tu le sais, de me rendre en Angleterre, mais la guerre civile m'a semblé un spectacle digne de retenir le voyageur, je pars donc pour la Hollande. Et ainsi, fidèle à mon engagement de n'avoir jamais de plan, j'ai décidé de parcourir pendant quelques années le théâtre des événements politiques et être aussi près de la scène qu'il est permis de l'être à un observateur. »

Voilà bien des analogies entre ce que dit de lui-même le voyageur polonais et le jugement porté par Madame de Staël, jugement qui témoigne de sa perspicacité. La lettre de Madame de Staël est écrite peu de temps après le départ de Potocki de Paris, où il était resté pendant trois ans (la mère de sa femme, la princesse-maréchale Lubomirska, habitait une des ailes du Palais-Royal) ; il ne devait donc pas manquer d'occasions de rencontrer Madame de Staël.

D'après E. Krakowski, biographe de J. Potocki, une de ces occasions était fournie par les réunions des Lanturelus, chères à la marquise de la Ferté-Imbault, fille de Madame Geoffrin que Walpole nommait plaisamment Madame Geoffrynska. On s'y divertissait en simulant la folie dans la conversation. Il aurait été tentant d'établir une parenté d'esprit entre Madame de Staël et Jean Potocki, ces rationalistes du XVIII^e siècle qui s'en éloignaient quelquefois, et qui furent à l'origine du romantisme pour l'un et du fantastique dans la littérature pour l'autre.

La réflexion sur la haute opinion que les Français ont d'eux-mêmes montre qu'après Montaigne, Madame de Staël n'est française que par Paris. Ses remarques mor-

dantes sur la presse s'expliquent aussi par sa propre expérience : n'a-t-elle pas souvent servi de cible à ses attaques ?

En évoquant Plymouth et Portsmouth, Madame de Staël fait allusion à la guerre maritime menée par les Pays-Bas contre l'Angleterre, appuyée par la Prusse. Les patriotes, dans leur lutte pour l'indépendance, comptaient sur la France qui avait soutenu les colonies américaines, mais qui se contenta d'offrir un asile aux réfugiés hollandais.

Malgré ces considérations politiques, Madame de Staël avoue que son caractère la pousse à s'occuper de questions privées plutôt que publiques ; elle pense davantage à l'arrivée de J. Potocki à Paris qu'à la situation de la Turquie, alors au centre de l'intérêt de l'opinion publique (la guerre entre la Russie et la Turquie éclata en août 1787). Contrairement au souhait de Madame de Staël, Potocki ne revint pas à Paris à la fin de 1787, mais rentra en Pologne, afin de se consacrer pour de bon à la politique, qu'il mena de front avec une intense activité journalistique ; il fonda à cet effet sa propre imprimerie libre. Il ouvrit en outre un club et une salle de lecture publique. Au printemps de 1788, il rédigea un mémoire sur l'armement de la Pologne, en prévision d'une invasion prussienne, et s'engagea à verser à cet effet le cinquième de ses revenus. Il ne revint à Paris qu'en 1791, en route vers l'Espagne et le Maroc.

II

Au prince Adam-Casimir Czartoryski

On m'a chargée, mon Prince, de vous faire parvenir ce prospectus. Tout l'Orient littéraire relève de vous, permettez-moi d'y joindre quelques hommages de l'Occident, car on ne sait lequel il faut admirer le plus de votre imagination ou de vos connaissances.

Permettez-moi, mon Prince, de vous offrir l'assurance de ma haute considération pour vous.

Necker Staël de H.

Le destinataire de ce billet n'est pas indiqué, mais l'allusion à la littérature de l'Orient permet de penser

qu'il s'agit du prince Adam-Casimir Czartoryski (1731-1823), staroste général de Podolie, père d'Adam-Georges, ministre des Affaires étrangères du tsar Alexandre I^{er}.

A. K. Czartoryski était grand connaisseur des cultures et des langues orientales et collectionneur d'œuvres littéraires. Stanislas Zamoyski fera venir pour lui d'Istanbul, le 14 mars 1808, *le Divan* de Hafiz, le plus grand poète lyrique persan. Le prince avait plusieurs correspondants qui le tenaient au courant des ouvrages intéressants qu'il s'empressait d'acquérir pour sa bibliothèque. Parmi eux, il faut mentionner le célèbre orientaliste Joseph Hammer (1774-1866), de Vienne, William Jones (1746-1794) en Angleterre et Marie-Charles-Joseph Pougens (1755-1833), archéologue et libraire à Paris, éditeur entre autres des *Mélanges* et des *Nouveaux mélanges extraits des Manuscrits de Madame Necker*. Le prince accordait aussi des bourses à des chercheurs. C'est à lui que Jean Potocki adressa le récit de ses voyages en Orient. Le *Voyage dans l'Empire du Maroc* (1791) de ce dernier contient le souvenir des amours de Leïla et de Medjoun ; or, détail curieux, un fragment de ce poème aurait été traduit en français précisément par A. C. Czartoryski.

Le ton de déférence de Madame de Staël dénote sa sincère admiration pour l'érudition du prince et vient aussi de leur différence d'âge : le prince Adam, son aîné de trente-cinq ans, avait à peu près l'âge de son père.

III

A Madame la Comtesse Sophie Zamoyska

[Vienne, février (?) 1808.]

Permettez-moi de vous demander, aimable hôtesse d'agar, que le spectacle soit renvoyé à dimanche ou l'autre jeudi. Je suis très enrhumée, ce qui m'est égal, mais Madame Séverin est inquiète de sa fille et il faut lui laisser du repos pour le cœur et l'esprit. Je vous verrai ce soir dans tous vos charmes, je vous ai vu [*sic*] l'autre jour dans toute votre bonté.

Mille hommages
N. Staël de H.

Suscription : A Madame la Comtesse Zamoyska.

IV

A la même

[Vienne, mars ou avril 1808.]

Les personnes que vous avez eu la bonté de me permettre d'inviter, Madame, n'ont point encore reçu leur invitation. M'autorisez-vous à le leur dire de votre part ou voudrez-vous avoir la bonté de m'envoyer quelques billets imprimés que je ferais porter par mes gens. Pardon, Madame, de vous importuner de si bonne heure. Vous avez tant de grâce et de charmes qu'on se reproche de prendre un seul moment de vous pour des affaires positives. On voudrait toujours vous entendre, vous voir ou vous regarder passer.

Mille compliments empressés

Daignez faire donner vos ordres à mes gens, sans vous donner la peine de me répondre.

Suscription : A Madame la Comtesse Zamoyska.

La comtesse Zamoyska, c'est Sophie (1779-1837), fille cadette d'Adam-Casimir Czartoryski. Elle était célèbre pour sa beauté. Dans les collections de Lancut se trouve son portrait en turban, dit « portrait turc », de Grévedon ; il existe aussi un très beau portrait d'elle par Isabey. Madame de Staël éprouvait une sincère admiration pour la beauté féminine, le ton de ce billet en fait foi. Après la rupture de ses fiançailles avec le prince Henri Lubomirski (à quoi n'était pas étrangère sa tante, la princesse-maréchale, mère adoptive d'Henri), Sophie avait épousé le comte Stanislas Zamoyski (1775-1856), fils du chancelier de la Couronne, André Zamoyski.

Elle jouait dans les pièces de Madame de Staël à Vienne et passait pour être une excellente actrice. Henri Lubomirski et sa femme Thérèse, née Czartoryska, jouèrent eux aussi sur le théâtre de Madame de Staël en Suisse en 1811. Pour le premier billet, il s'agit vraisemblablement d'une invitation pour un des spectacles que Madame de Staël donnait dans la maison des Zamoyski à Vienne en 1808. *Agar dans le désert* avait été présenté par Madame de Staël le 14 février 1808. Madame Séverin, c'est sans doute Anna Potocka, née Sapieha, mariée à

Séverin, frère de Jean Potocki. C'est chez elle que Madame de Staël joua *Geneviève de Brabant*.

Pour la deuxième lettre, la mention des « quelques billets imprimés » suggère qu'il peut s'agir des conférences de Wilhelm August Schlegel sur le théâtre données à Vienne avec un vif succès en mars-avril 1808 ; la première eut lieu le 31 mars (voir S. Balayé, *Catalogue Exposition Staël*, Bibl. nationale, 1966, n° 395).

V

A Madame la Comtesse Rosalie Rzewuska

[Vienne, entre janvier et juin 1808.]

J'ai voulu aller chez vous hier, Madame, et le prince de Ligne devait m'y mener, mais son inconstance m'a remise à un autre jour. Seriez-vous plus fidèle que lui et voudriez-vous me faire l'honneur de prendre du thé chez moi aujourd'hui.

Mille hommages

N. Staël de H.

Suscription : Pour Madame la Comtesse Rzewuska.

La destinataire de ce billet est Rosalie (1788-1865), fille de Rose Lubomirska, guillotinée à Paris, à l'âge de vingt-trois ans, pour des raisons demeurées obscures, malgré l'intervention de Kosciuzko en sa faveur. Après la mort de son père, Rosalie fut recueillie par le général de la Couronne Séverin Rzewuski (1743-1811) et sa femme Constance. En 1805, Rosalie épousa le fils de ses tuteurs, Wenceslas. Ce fut un couple mal assorti. Passionné de l'Orient, Wenceslas partit pour la Syrie, y séjourna deux ans parmi les tribus nomades qui le nommèrent l'émir Tadj-El-Fehr. Rosalie s'établit en Italie, où sa fille Caliste épousa le prince Caetani. Elle a écrit des mémoires publiés à Rome en 1939. Dans le tome I, pp. 95 et 97, est évoqué notamment le séjour de Madame de Staël à Vienne. Ce billet courtois date évidemment de cette époque. Le prince de Ligne était l'hôte assidu de Madame Rzewuska. Rappelons que c'est aussi de la famille Rzewuski que descend Madame Hanska, l'Etrangère de Balzac.

VI

Au comte Stanislas-Kostka Potocki

ce 19 may [1810].

Blois dep de Loir-et-Cher.

Je ne saurais vous dire, mon cher comte, combien je suis saisie du malheur que vous avez éprouvé — je ne vous ai point écrit depuis longtemps parce qu'il me semblait que mon souvenir ne vous était bon à rien mais à présent que vous souffrez cruellement, et pour une si juste cause, je voudrais être auprès de vous. Chargez vous de ce mot pour Maurice je vous prie et soyez assez bon pour me dire de ses nouvelles. Je suis à 40 lieus de Paris où je passe l'été et où j'espère voir quelques personnes de Vienne. Que ne venez vous pas vous arracher à des lieux qui vous feront tant de mal ! au moins sachez que les journaux français parlent avec respect de votre honorable frère et que votre douleur est partagée presque par toute l'Europe — j'ose vous embrasser et je ressens pour vous toute l'amitié des jours heureux que j'ai passés près de vous —

mes compliments empressés à Madame Caroline.

N. de St.

Cette lettre doit avoir pour destinataire le comte Stanislas-Kostka Potocki, président du Conseil des ministres à l'époque du Duché de Varsovie.

Le malheur qui le frappe, c'est la mort de son frère aîné, Ignace (1750-1809), qui s'était rendu à Vienne en délégation auprès de Napoléon. Il mourut le 30 août 1809 pendant l'épidémie de peste qui sévissait alors à Vienne. Plus tard, sa dépouille mortelle fut transportée dans le caveau de Wilanow. Dans l'oraison funèbre prononcée sur la tombe de son frère, Stanislas rappela son rôle dans la préparation et le vote de la Constitution du 3 mai 1791, son œuvre littéraire (on lui doit entre autres une traduction de Condillac) et ses mérites de patriote et d'homme d'Etat, c'est ainsi qu'il était connu en Europe. Prisonnier à Saint-Pétersbourg pendant deux ans, il ne fut libéré qu'après la mort de Catherine II.

Maurice, c'est évidemment le comte O'Donnell. Malgré son détachement, Madame de Staël continue de s'intéresser à lui.

Le ton affectueux de cette lettre, l'évocation des jours heureux passés ensemble, rappelle leur rencontre à Paris, quand ils avaient une vingtaine d'années de moins, l'un et l'autre.